

1521 MERCURE DE FRANCE.

dinand, Roi d'Arragon. Beatrix, fille du Roi de Portugal & épouse de Charles Duc de Savoye, y aborda en 1521 avec la Flote qui l'escortoit.

Le Pape Adrien VI y passa en 1522, & le Roi de France, François I, en 1525, lorsqu'après la bataille de Pavie il fut conduit en Espagne. L'an 1527, F. Philippe de Villiers de l'Isle-Adam, Grand-Maître de l'Ordre de S. Jean de Jérusalem, après avoir perdu la Ville de Rhodes, mena ses Chevaliers à Villefranche & ensuite à Nice. En 1529, l'Empereur Charles V, venant d'Espagne en Italie par Mer, aborda à Villefranche, & ce même Prince y fit un plus long séjour en 1538, lorsque pour conclure la Paix avec François I, par la médiation du Pape Paul III, ces trois grands Princes s'assemblerent à Nice.

Villefranche fut prise par les François en 1691, & renduë au Duc de Savoye par le Traité conclu à Turin le 29 Août 1696.

Les Armoiries de la Ville de Villefranche, sont d'Argent à un arbre de sinople sur un terre de sable.





LA CELLULE PHILOSOPHIQUE.

Vous voulez donc, docte Uranie ?
 Que de mon gîte & de ma vie
 Je vous ébauche les portraits ?
 L'entreprise est un peu hardie,
 Mais puisque telle est votre envie,
 Tant bien que mal, j'y satisfais.
 Commençons par mon domicile ;
 L'ouvrage en est moins difficile,
 Car tout ce qu'il contient est bref ;
 A deux chambrettes d'enfilade
 Je monte, comme à l'escalade,
 Lorsque j'y veux guinder mon chef.
 Au dos d'un célèbre Collège,
 Que la Gent à Syntaxe assiège,
 Est un des moins larges sentiers
 De mes circonvoisins quartiers ;
 Là git ce gîte, assés commode,
 Au milieu du fumant Synode
 D'Artisans nommés * *Fournaliers*.
 En face je vise à l'Aurore ;

* *Fournaliers*, sont des Potiers de terre qui font
 des creusets, des poëles & fournaux de terre, dont la
 rue Blazarine est peuplée.

Phœ-

Phœbus, en se levant, honore

De sa visite mes chassis.

A gauche il me regarde encore ,

Lorsqu'il s'en va trouver Thétis.

Un grabat , en tombeau , préside

A mon succinct ameublement ,

Qui, pour parler correctement ,

N'est tout au plus que le subside

D'un plus spacieux logement.

Au reste , en cet appartement

On trouve double cheminée ;

L'une des deux n'est destinée

Qu'à l'utile provision ,

Dont l'autre use en froide saison.

Item , deux tables , quatre chaises ,

Une commode , deux bahuts ,

Dans l'un desquels sont bien inclus

Vieux titres , que je crois fadaïses ,

Dont le détail est superflus.

Item , cuvette , pot , & jatte ,

En bataille sous un miroir ,

Pour abîmer nez , tête , & patte ,

Comme je fais matin , & soir.

Le reste ne vaut pas la peine

Que je donnerois à ma veine

Pour en faire l'addition ;

Passons-en la description.

Scachez à présent le Système

Que j'adopte dans mon réduit ,

Pour

Pour me rendre compte à moi-même ,
Eloigné du monde & du bruit ;
D'une saine misantropie
Analifant les sentimens ,
A ses leçons je me confie
Plus qu'à tous autres documens.
Quelquefois, joyeux Démocrite ,
Je ris de tous les faux plaisirs
Dont l'homme remplit ses loifirs ;
Affés fouvent fombre Héraclite ,
Je gémis fur les noirs defirs ,
Qu'un vain espoir traîne à fa fuite ,
Et dont le fruit font des foupirs.
Si j'entends frapper mes oreilles
De quelques fameufes merveilles ,
Je fais cas de ces nouveautés
Comme de puerilités ;
Ecartant tout ce qui me gêne ,
C'est là que nouveau Diogène ,
Me renfermant dans mon tonneau ,
Je traite comme un téméraire
Tel qui d'un beau jour , qui m'éclaire ,
Viendroit m'obfcurcir le flambeau.
De ce qui loin de moi fe paffe
N'étant rien moins que curieux ,
L'inftant qui me l'apprend , l'efface
De ma mémoire & de mes yeux.
Cependant , loin qu'un air favage

De

1156 MERCURE DE FRANCE.

De mon socratique hermitage
 Bannisse les ris & les jeux ,
 J'ose me flater que les Graces
 Y prennent quelquefois leurs places ,
 Et m'y donnent des jours heureux.
 Laisant à l'écart le Stoïque ,
 Alors , & Peinture , & Musique
 Viennent m'égayer tour à tour ;
 Tantôt , bourade Poétique ,
 Moins sérieuse que comique ,
 M'occupe pendant tout un jour.
 Tantôt , reprenant la Morale ,
 Je descends dans l'obscur dédale
 Où vont s'égarer les humains ;
 Ma lorgnette en main , j'examine
 Par quels détours chacun chemine ,
 Pour plutôt venir à ses fins.
 Je rougis de tous les contrastes
 Sur lesquels ils fondent les fastes
 De leurs œuvres , & de leurs noms ;
 Là , je trouve mille Erostrates ,
 Contre trois ou quatre Zénon.
 Dans leurs cervelles erronées
 Que d'ébauches mal dessinées
 Passent pour de parfaits tableaux !
 Que j'y vois de pieux Enées ,
 Qui ne sont que de vrais cagots !
 En esprit d'un mince apanage
 Là , que d'orgueilleux ignorants ,

Ont ,

Ont, malgré Minerve, la rage
De s'afficher pour des Sçavans &
'Ah ! combien alors je déteste
Cet amour propre, si funeste
A la véritable vertu !
Tel qui m'en paroît revêtu,
Aveuglé de son fanatisme,
Ne voit plus qu'à travers d'un prisme;
Dont les séduisantes couleurs
Fascinent les yeux & les cœurs.
Honteux, confus, je m'humilie
Sous de telles réflexions ;
Je m'efforce, je m'étudie
A fuir ces folles passions.
Frappé de l'horreur de leurs vices,
J'en vois ouverts les précipices,
Et j'en crains les punitions.
Exempt de la soif importune
Des grandeurs & de la fortune,
La riche médiocrité,
Dont le favori de Mécène
Vante tant la félicité,
Grace à la bonté souveraine,
Suffit à ma cupidité.
Cependant, né dans l'opulence ;
Un sort plus heureux m'étoit dû,
Mais, jusqu'où va mon arrogance !
Ingrat, insensé que dis-tu ?
Tu demande compte à ton Maître,

1158 MERCURE DE FRANCE.

Toi qu'il a tiré du néant ?
Apprens , apprens à te connoître ;
Arôme tu fais le Géant.
Eh quoi ! dans le cours de ta vie
Tu te plains , si ton sort varie ;
Imbécile ! ne sçais tu pas
Que rien n'est constant ici-bas ?
D'une juste vicissitude
L'Univers entier suit la Loi ;
A quoi donc te sert ton étude ?
Laisse tes regrets , & tais-toi.
Ainsi moi même j'argumente ,
Pour me guérir de mes abus ,
Et lorsque l'objet se présente ,
Contre moi-même je conclus.
Heureux , si dans chaque journée ,
A cette étude destinée
Je pouvois détruire une erreur !
Bien satisfait de mon ouvrage ,
Bientôt en sortant d'esclavage ,
Je pourrois chanter mon bonheur ;
Mais hélas ! un penchant funeste
En nous , à chaque instant , renaît ,
Et je prouve , qu'où l'homme reste ,
Le Philosophe disparoît.
Secondez-moi , docte Uranie ;
A votre bienfaisant génie
Apprenez quels sont mes transports.
Dites lui que le Philosophe

Craint

Craint toujours quelque catastrophe,
 Contraire à ses foibles efforts.
 Qu'il vienne soutenir mon zèle ;
 A ses leçons toujours fidèle ,
 J'en ferai mon plus ferme appui ,
 Mais pour assurer la victoire ,
 Il faudroit que j'eusse la gloire
 De vous recevoir avec lui.

Par M. D X.

Les mots des Enigmes & des Logogry-
 phes du Mercure de Mai sont *l'Eclair, l'A-*
maranthe, Oripeau & l'Esperance. On trouve
 dans le premier Logogryphe *Or, Opera,*
Peau, & dans le second, *Race, Encre, An-*
cre, Pere, Sac, Carpe, Pas, Pan, Cape,
Asne, Pesne & Serpe.

E X P L I C A T I O N S des deux Enigmes
 & du Logogryphe du Mercure d'Avril
 1744. Par M. Du * *.

JE brille dans bien des ragoûts,
 Et je sçais contenter les goûts,
 Quand j'accommode une terrine ;
 Lorsque je fricasse un roignon,
 J'y mets toujours, dit Catherine,
 Ciboule, Rocambole, Oignon.

La Critique ! quel animal !

Otez son venin satyrique ;
L'Épine , qui fait qu'elle pique,
Ne vous fera plus aucun mal.

Jardinier Fleuriste , il est tems
De dégarnir ta belle Serre ,
Pour en embellir mon Parterre ,
C'est-là ton ouvrage au Printems.

*A M. L. . . . en lui envoyant l'Explication
de son Logogryphe , inseré dans le Mercure
d'Avril 1744 , page 749.*

TOi qui sçais dans tes Vers faire usage des fleurs,
Dont souvent au Parnasse Apollon te couronne ,
Pour contenter une Baronne ,
Qui voudroit en avoir de toutes les couleurs ,
Entre nous faisons un partage
De ta gloire & de mes plaisirs.
Si tu réponds à mes desirs ,
Pour moi quel heureux avantage !
Tes Logogryphes sont charmans ,
Et Mercure à la Cour en amuse les Princes.
Tous les mois à Paris, comme dans les Provinces ;
Souvent plus d'un Lecteur, sans regretter son tems,
Pour les bien deviner se donne la torture ;
Dans le dernier , où l'Art est joint à la Nature ,
Avec esprit tu nous apprends
Que nous voici dans le Printems.

Par M. Lindé.

ENIGME



E N I G M E.

JE suis un petit Mont au-dessus d'un abîme,
 Où l'on voit un Moulin que tout le monde estime;
 Entre deux beaux Jumeaux j'ai fixé mon séjour;
 J'y repose la nuit, j'y repose le jour.
 On ne sçauroit compter le nombre de mes freres;
 On en trouve beaucoup sur les deux Hémispheres;
 Pour un sobre, à coup sûr, cent donnent dans l'excès,
 En dévorant sans fin ce qui n'est pas un mers.
 Ce qui plaît à quelqu'un, le plus souvent me choque;
 On dit que j'ai cent pieds, mais c'est quand on se
 moque;
 Je change quelquefois jusqu'à te faire peur;
 Trois lettres font mon nom, c'en allés, Lecteur.

A U T R E.

Sans être enfant de l'Air, j'habite bien souvent
 Le haut des Régions de la Céleste Sphère.
 Agile au dernier point, je passe en un moment,
 Quasi comme la foudre, en une autre Hémisphère;
 Sans rien sçavoir du tour, j'enseigne l'Univers;
 On ne se tait jamais que quand je veux me taire;
 C'est aussi par mes soins ou par mon ministère
 Que vous lisez Chansons, Histoires, Prose ou Vers;
 I. Vol. E Je

Je ne laisse trancher pour prendre de quoi boire,
Et je lers à plusieurs bien souvent de mémoire.

*Par Mlle Eyme * * * * *, à Valreas, dans
le Comtat d'Avignon.*



LOGOGYPHE.

JE suis un drôle de Langage.
Je ne suis Grec, Hébreu, ni François, ni Latin
Jadis un certain Personnage
Me composa pour une bonne fin,
Et de moi fit un beau Ramage.
Mon tout est fait de dix-sept pieds,
Qui, lorsqu'ils sont bien arrangés,
Font un agréable tapage
Qu'aimeroient les plus dégoûtés.
Sans moi, Tircis à sa Bergere
Par son chalumeau ne peut plaire ;
Sans moi, l'Echo d'une touchante voix
Ne peut sortir des Rochers, ni des Bois.
Huit syllabes font ma structure,
Et de d'Art d'Amphion démontrent la Nature.
On trouve en moi *Maur & Remi ;*
Selle ; Faute ; Saül ; Ami ;
Seul ; Soleil ; Rameau ; Folie ;
Lecteur, trouve-moi, je te prie.

Duchemin, Musicien à Angers.

AUTRE

A U T R E .

JE suis l'effroi des Membres de Justice ;

Je n'exige jamais d'Epice ;

Sept Lettres brillent dans mon nom ,

Dont voici la combinaison .

Un mot équivalent à celui de silence ;

Ce qui n'est pas commun ailleurs non-plus qu'en
France ;

Ce qu'à tous pas on voit dans les Forêts ;

L'arme d'un gentil Pantomime ,

Dont habilement il s'escrime ;

L'Ouvrage de la Tour , quand il fait des Portraits ;

Le Copiste de la Nature ;

Le chant harmonieux de Messieurs les Baudets ;

Le plus grand Fleuve d'Italie ;

Ce qu'un Musicien débite en compagnie ;

Le vrai plaisir d'un homme bien content ;

Ce qu'on doit faire au Fiacre impertinent .

Cher Lecteur , un semblable Ouvrage

Ne fut jamais dicté par Apollon ;

Du Caprice il est l'avorton ;

Adresse-lui donc ton hommage .

Peut-on se plaire à t'égarer

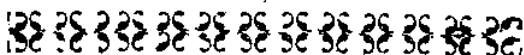
Dans un Dédale impénétrable ?

Non , & tu me serois beaucoup plus redevable ,

Si je t'aiderois à t'en tirer .

Laffichard .

E ij NOU-



NOUVELLES LITTÉRAIRES,
DES BEAUX-ARTS, &c.

LES VIES des Hommes Illustres de la France, depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à présent, Par M. d'Auvigny. Tomes IX & X, contenant les Grands Capitaines. A Amsterdam, & se vendent à Paris, chez le Gras, Grand-Salle du Palais, à L. couronnée 1744.

Nous avons rendu compte en son tems de tous les Volumes de cet Ouvrage, qui ont précédé les deux dont on vient de lire le titre, & qui viennent de paroître depuis peu de jours. En rendant ce compte au public, nous avons souhaité pour son intérêt, que l'Auteur jouît d'une longue vie & d'une parfaite santé. Il a plû au Seigneur d'en disposer autrement. Nous avons perdu M. d'Auvigny à la fleur de son âge, & au milieu de la course littéraire qu'il avoit entreprise. C'est ce que nous apprenons à regret de M. son Frere, Chanoine Régulier de l'Ordre de Prémontré, dans un Avertissement, qui est à la tête du IX Tome. Avertissement.

tissement qui contient un détail littéraire, honorable, & curieux, lequel nous nous faisons un devoir de rapporter ici dans son entier à cause de sa brièveté.

Ces deux Volumes, dit M. le Chanoine, & ceux qui les suivront, sont les Ouvrages posthumes de M. d'Auvigny, Cheval-Léger de la Garde, qui après avoir donné ses soins pour l'Édition des Tomes VII & VIII de son Livre, se hâta de partir pour joindre sa Troupe, & a été, malheureusement tué dans le Combat d'*Estinghen*, à l'âge de trente & un ans, le 27 Juin 1743, laissant une Veuve & deux enfans mâles, à qui les descendans des Hommes Illustres de la France, qu'il a célébrés si dignement, accorderont, sans doute, leur protection & par honneur & par reconnoissance.

On sera peut-être étonné qu'un Auteur, qui a si peu vécu, ait pû fournir une pareille carrière, & qu'outre ces dix Volumes, qui sont imprimés, il ait encore laissé la matière de plusieurs autres en manuscrit, entre les mains de son Libraire, avant que de partir pour la Franconie, où il a fini ses jours. Peu d'Ecrivains ont eu plus de facilité & de talens pour écrire l'Histoire, & je crois que la République des Lettres a fait en lui une perte. Sa mémoire étoit prodigieuse, & son imagination d'une vivacité extraordinaire, jointe

te à beaucoup de pénétration d'esprit. Naturellement Philosophe, il s'étoit formé un style nerveux & sententieux, qu'on remarque facilement dans cet Ouvrage. Peut-être aimoit-il un peu trop les ornemens du style & les agrémens de la narration, & il sembleroit les avoir quelquefois préférés à l'exactitude de la Grammaire, trop vif & trop hardi dans ses pensées, pour s'y assujettir scrupuleusement.

Si l'on est surpris qu'il ait pu achever un si long Ouvrage à la fleur de ses années, (Ouvrage qui suppose une lecture immense & un très-pénible travail) combien le sera-t-on davantage, si on fait attention à tous les Livres, qu'il a publiés avant celui-ci ? Après s'être exercé dans sa première jeunesse sur des matières de bel esprit & de fiction, il s'appliqua sérieusement à l'Histoire, & donna un Abregé de celle de France & de la Romaine, imprimée en 1730. Quelques années après il mit au jour l'Histoire de la Ville de Paris, en cinq Volumes, dont néanmoins la moitié du quatrième & tout le cinquième ne sont point de lui, mais de feu M. de la Barre, de l'Académie des Belles-Lettres.

M. d'Auvigny étoit né dans le Hainaut. Après la mort d'un Oncle, qui lui avoit donné de l'éducation, il vint à Paris en

1728, & fut recommandé à une personne très-connue dans la République des Lettres, qui ayant apperçu en lui du génie, de l'esprit, du talent & beaucoup d'application à la lecture & au travail, prit quelque soin de cultiver ces dispositions. Mais depuis plus de huit années, M. d'Auvigny s'étant attaché à d'autres personnes, & ayant voulu se conduire à son gré, celui à qui il avoit obligation de la première culture de ses talens, n'eut dans la suite presque aucun commerce avec lui. Ainsi dans la composition des Vies des Hommes Illustres, on peut dire qu'il n'a été secondé de qui que ce soit. Il ne me sied pas de m'étendre davantage sur les louanges d'un frere. J'ai crû devoir à ses chers manes ce léger tribut, & que le Public l'approuveroit.

Pour donner une idée du travail de M. d'Auvigny & pour suivre la coutume, que nous avons prise, en rendant compte de pareils Ouvrages, nous exposerons ici une des Vies qui composent ce IX Tome. Celle de GASTON DE FOIX, *Duc de Nemours, Général d'Armée, & Viceroy de Milan, sous LOUIS XII*, qu'on trouve à la pag. 128, nous a paru convenir aux bornes de ce Journal.

L'Histoire de ce Prince, tué à 24 ans, dans le sein de la victoire, est une solide

preuve, qu'on ne peut trop se hâter de devenir Grand Homme, & que la vertu ne fuit pas la jeunesse, mais que l'ardeur & la présomption abandonnent rarement cet âge dangereux.

GASTON étoit de l'illustre Maison de Foix, qui se vante à juste titre d'être issuë de la première race de nos Rois. Ces Cadets belliqueux firent avouer de tout tems, qu'ils étoient dignes de la Couronne, que la mollesse de leurs aînés avoit fait perdre à leur Maison. Son pere étoit N... Comte de Foix & de Comminges, & sa mere N... de VALLOIS, sœur de LOUIS XII. Elle avoit été élevée à la Cour de France, & témoin des malheurs de son frere, dont la cause lui étoit connue: c'étoient les mauvais conseils, & une ambition déréglée. Cette Princesse eut donc soin d'écarter de son fils tous les flatteurs, & de ne rien proposer à son émulation, que de juste & de légitime.

LOUIS XII, qui n'avoit point de fils, témoigna à celui de sa sœur une affection de pere; il le fit venir de bonne heure à sa Cour, & ce qui commença à donner une grande idée du jeune Prince, ce fut que ni sa haute naissance, ni les grands biens de sa Maison, ni la faveur du Roi son Oncle ne parurent point l'occuper, ni le corrompre. La science de la guerre, quoi qu'encore
bien

bien imparfaite , étoit la principale de son tems ; il s'y adonna tout entier , & on le vit à la journée d'*Aignadel* , à peine âgé de 18 ans , combattre sous les yeux du Roi avec une valeur singulière & une prudence que ses regards lui inspiroient. Cette prudence fut depuis la cause de sa perte.

Quelque idée que Louis XII eut de son extrême vivacité , on ne s'en défia point allés , à cause de cette première marque de modération. Il le jugea lui-même depuis aussi prudent , que tout le monde le trouvoit brave.

Les Vénitiens , vaincus à *Aignadel* , montrèrent la fierté des anciens Romains , & se jugeant dans leur accablement hors d'état d'obtenir une paix honorable , ils s'appliquèrent à attirer le Pape dans leur parti , & à s'affurer des Suisses , pour continuer la guerre.

Ces derniers devoient être les plus redoutables ennemis de la France , & cependant ils furent les moins ménagés. Louis XII avoit voulu délivrer la Nation Française de l'espect de tribut qu'elle payoit à ce peuple belliqueux , ou plutôt lui faire connoître , que c'étoit pour en être servie , & non pour s'en voir protégée ; de sorte que les Suisses , animés par l'intérêt , écoutèrent sans peine les propositions des enne-

mis de la France, & leverent une armée en leur faveur, pour entrer dans le Duché de Milan.

Cet Etat ne s'étoit jamais vû plus puissamment menacé, & moins de forces pour se défendre : ce dénûement dans une circonstance semblable, ne pouvoit être réparé que par une extrême attention, & une grande prudence. Enforte que le grand nombre jugea, que le Roi consentoit en quelque façon à le perdre, lorsqu'on vit le Duc de Nemours, âgé de 22 ans, revêtu du titre de Viceroi de Milan, & chargé de sa conservation. Le jeune Prince avoit désiré cet emploi avec ardeur, comme le plus brillant qu'il pût obtenir, & l'Europe vit avec étonnement, que ce même Gaston, si plein de feu & d'ardeur pour la guerre, étoit devenu tout à coup retenu & circonspect, désirant de combattre, comme un jeune guerrier, mais sachant en éviter les occasions, comme un vieux Capitaine.

Sans attendre les Suisses furieux au sortir de leurs montagnes, il s'en approcha assez pour leur laisser espérer le combat. Ses vûes étoient que les ennemis se flatant de finir la Campagne par une Bataille, prendroient moins de précaution pour la subsistance de leur armée, & qu'ils se verroient contraints par-là d'abandonner un Pays bien gardé & dépourvu de vivres.

Les

Les Suisses arrivés à Galera, dans le Milanez, apprirent que le Général François étoit posté à Legnago, à quatre milles d'eux, suivi seulement de trois cent lances, & de deux cent Gentilshommes de la Maison du Roi. Ils s'avancerent, & Gaston, sans trop s'éloigner, pour leur donner plus d'envie de le suivre, recula jusques dans les Faux-bourgs de Milan, où ils l'investirent, en attendant, pour le forcer, les secours, qui leur avoient été promis par le Pape & les Vénitiens; mais pendant que ces deux Puissances les amusoient d'esperances vaines, le Duc de Nemours renforçoit son armée de quelques troupes tirées des garnisons voisines.

Les Suisses inquiets de l'abandon de leurs Alliés, & n'osant entreprendre d'attaquer les François dans leurs retranchemens, s'avancerent vers l'Adda, menaçant d'entrer dans le Bergamasque. Le Duc de Nemours, toujours devant eux ou à leur suite, campa à *Cassano*, & rompit de telle sorte leurs desseins, qu'ils lui envoyerent proposer peu de jours après de retourner dans leur Pays, s'il vouloit leur donner un mois de paye, sur le même pied qu'ils l'avoient toujours reçu de la France.

Cette proposition, qu'on alloit leur faire, fut rejetée, parce qu'ils la faisoient

on marchanda ; ils s'irriterent , & mêlant la fierté à l'intérêt , ils demanderent deux jours après , le double de ce qu'on leur avoit refusé. Gaston devenu plus fort en troupes , & en état de combattre avec plus de confiance , en desiroit en quelque sorte l'occasion. On s'en appercevoit à la façon de traiter avec les Suisses , qui envoyerent enfin un trompette , pour déclarer qu'ils ne vouloient plus d'accommodement , & qu'ils alloient faire une guerre cruelle aux François.

Le Duc de Nemours attendoit sans crainte l'effet de ces menaces , lorsqu'on lui apprit que les Suisses avoient pris secretement la route du Lac de Côme , pour rentrer dans leurs montagnes , vengeant la honte de cette retraite par l'incendie de quelques Villages. Gaston profita de leur absence , & de la réputation , que sa conduite lui avoit donnée , pour fortifier le Milanez , & affoiblir les confédérés , en leur opposant , s'il étoit possible , les forces de quelques Etats d'Italie.

La République de Florence & de Bologne étoient les seuls Etats , qui laissent quelque esperance. La première , puissante par l'étendue de ses terres , le nombre & la richesse de ses habitans , étoit gouvernée par un Magistrat Militaire , qui portoit le Titre de *Gonfalonier* : son inclination pour la Fran-

ce